

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Deux fictions sur fond d'histoire

La Fin de l'Histoire de Pierre Gravel, Montréal, éd. de l'Hexagone, 152 p., 12,95\$.

L'Amour de Jeanne de Alice Parizeau, Montréal, éd. Pierre Tisseyre, 256 p., 12,95\$.

Yvon Bernier

Number 44, Winter 1986–1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39432ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, Y. (1986). Review of [Deux fictions sur fond d'histoire / *La Fin de l'Histoire* de Pierre Gravel, Montréal, éd. de l'Hexagone, 152 p., 12,95\$. / *L'Amour de Jeanne* de Alice Parizeau, Montréal, éd. Pierre Tisseyre, 256 p., 12,95\$.] *Lettres québécoises*, (44), 31–33.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

par Yvon Bernier



Alice Parizeau

Photo: Athé

DEUX FICTIONS SUR FOND D'HISTOIRE

La Fin de l'Histoire de Pierre Gravel, Montréal, éd. de l'Hexagone, 152 p., 12,95\$.

L'Amour de Jeanne de Alice Parizeau, Montréal, éd. Pierre Tisseyre, 256 p., 12,95\$.

-I-

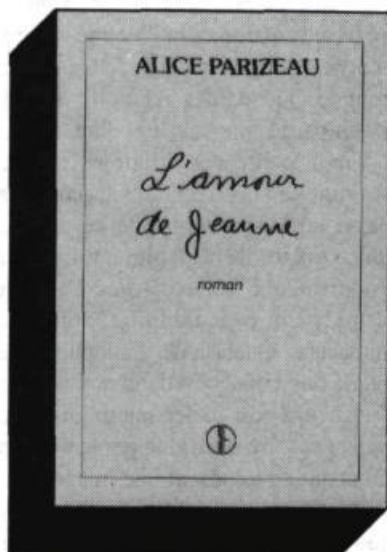
Pays épargné par la guerre, le Canada, contrairement à la grande majorité des pays européens (pour ne s'en tenir qu'à ceux-là), ignore presque tout de ces invasions qui les ont mis régulièrement à feu et à sang aussi bien que de ces guerres civiles, plus odieuses encore du fait de leur caractère fratricide, qui furent leur lot plus souvent qu'autrement. Pas de bombardements destructeurs, ni d'occupations humiliantes génératrices de résistances héroïques, ni de pogromes, ni de tragédies individuelles horribles, ni d'inacceptables dénis d'humanité pour ce pays heureux. Le Québec, pour sa part, aurait connu un destin en tous points analogue s'il n'y avait eu ces événements de 1837, déjà lointains, dont il conserve le souvenir grâce à une poignée de cons-

ciences engagées qui se sont donné pour mission de lui rappeler cette page sanglante de son histoire.

Le soulèvement des «Fils de la liberté», s'il a fréquemment tenté les historiens qui n'en auront sans doute jamais fini avec ce sujet, s'est également révélé une source d'inspiration féconde pour les écrivains et les artistes. Il ne saurait être question d'effectuer ici, fût-ce à larges traits, un inventaire des oeuvres relevant des formes d'expression les plus variées que ces événements ont suscitées depuis

un siècle et demi. Mais que l'on songe seulement à la réactivation romanesque, dramatique et picturale que Louis Caron, Roland Lepage et Suzanne Grisé, par exemple, leur ont procurée ces dernières années. Mémoires vivantes d'un peuple, interprètes d'un passé douloureux qu'il importe de sauvegarder, ces créateurs, pour le canal du mode de communication qui leur est propre, nous rappellent à nous-mêmes. Nul doute que ce soit aussi ce que veut faire Pierre Gravel dans *la Fin de l'Histoire*.

Son livre évoque en effet le destin particulier de trois insurgés qui, à la suite de l'échec de la rébellion, ont été fait prisonniers. Selon le cas, on les a condamnés à l'exil, à la prison ou à une liberté pourrie. Lorsque s'ouvre le récit, six ans ont passé et, à la faveur d'une amnistie générale, ils vont bientôt pouvoir se retrouver. Le premier, Léon-Léandre Ducharme, s'appête à quitter l'Australie; le deuxième, Adélar Tremblay appelé familièrement Delors, vient d'être élargi. Quant au troisième, Albert D., que les Anglais avaient alors relâché sans retenir contre lui d'accusation et rendu suspect de ce fait, il se réjouit à la pensée qu'il pourra enfin se laver des soupçons de trahison qui pèsent sur lui et

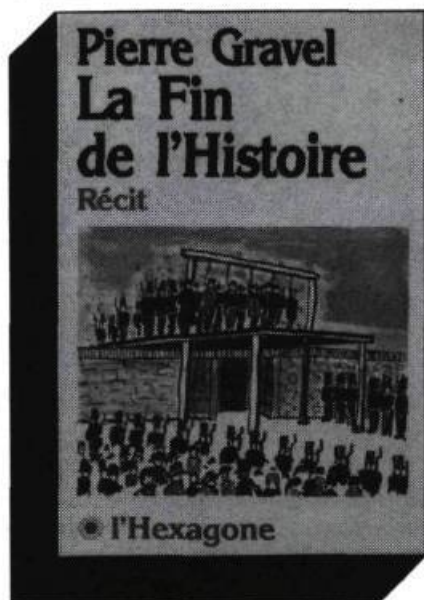


qui l'ont obligé à se terrer dans une solitude pire que celle du bannissement ou de l'incarcération. Parti à la recherche de Delors, il ignore que ce dernier vient à sa rencontre avec le dessein bien arrêté de faire justice.

C'est sur un indéfinissable sentiment d'insatisfaction qu'on referme ce livre. À la réflexion, cependant, on s'aperçoit que ce qui gêne le plus au fond, dans ce récit, c'est son caractère hybride. L'idée de greffer à une fiction contemporaine, ainsi que l'a fait l'auteur, des pages empruntées telles quelles au journal d'un insurgé en 1837 s'avère en l'occurrence une initiative point du tout heureuse. Le décalage de style entre les pages dues à Léon-Léandre Ducharme et celles qui émanent de Pierre Gravel d'abord étonne, puis irrite, et il entre finalement pour beaucoup dans le mécontentement qu'on éprouve. Sans compter que les extraits d'époque, à la fois par leur aspect itératif et le ton qu'ils empruntent, se révèlent vite d'une lecture plutôt fastidieuse. Au résultat, ce récit à deux voix manque d'homogénéité acoustique et présente extérieurement toutes les apparences d'un collage mal réussi.

Ces réticences sur la conception du récit dans *la Fin de l'Histoire* s'accompagnent en outre de nettes réserves sur la facture même du livre dans ce qu'il a de plus matériel. Rarement aura-t-on vu, sauf peut-être dans certains recueils de poèmes, le nombre de pages d'un volume faire à ce point illusion. Il s'y trouve tant de pages blanches, en effet, que le récit couvre péniblement cent pages pleines dans un ouvrage qui en compte pourtant cent cinquante-deux. De ces cent pages, si l'on soustrait les trente-cinq qui appartiennent de droit à Léon-Léandre Ducharme, il n'en reste guère qu'une soixantaine dont on puisse créditer Pierre Gravel. Disons-le carrément, quelque argument esthétique que l'on invoque, cette façon d'intégrer à sa prose celle d'autrui ne se justifie pas. Ces pages empruntées semblent avoir pour fonction principale de bouffir le récit, finit-on par croire, comme les pages blanches ont celle de gonfler artificiellement le livre.

S'il tenait là un beau sujet, il s'en faut de beaucoup que Pierre Gravel en ait tiré tout le parti qu'on en pouvait espérer. Quelque chose de bancal dans le projet, tant au plan du dessein que de sa réalisation, fait de *la Fin de l'Histoire* un ou-



vrage décevant. L'amateur d'histoire locale qu'intéresse l'insurrection de 1837 restera sur sa faim au même titre que le lecteur friand de ces romans historiques où l'exquis voisine avec le médiocre plus volontiers que partout ailleurs en littérature. Le principal défaut de ce récit, au bout du compte et pour le pointer du doigt, vient de ce que la fusion entre le réel et le fictif ne s'y est pas bien faite. C'est un élément essentiel, particulièrement dans un écrit de cette eau, et son absence ne peut avoir comme résultat que les plus fâcheuses conséquences.

-II-

Pays bafoué dont l'histoire est bien plus sûrement une épopée que la nôtre, en dépit de l'affirmation un peu ronflante de notre hymne national, la Pologne a entretenu depuis longtemps avec le Canada et surtout le Québec des relations privilégiées en partie fondées, au début en tout cas, sur la parité des religions. Si plusieurs grandes voix d'ici ont fait écho dans le passé au long martyr de ce peuple, aucune voix locale n'est plus autorisée en ce moment que celle d'Alice Parizeau pour maintenir cette tradition. Polonaise de naissance, Québécoise d'adoption plus engagée que beaucoup dans notre projet collectif, elle sait parler mieux que personne de sa terre d'origine par le biais de fictions qui en imposent une image presque charnelle. Lorsqu'il tient un tel langage, l'amour de la patrie a valeur

d'exemple et il importe de ne pas rester sourd à ses accents.

Ces vibrants accents, on les retrouve dans *l'Amour de Jeanne*, nouvel épisode qu'Alice Parizeau ajoute à la saga polonaise qu'elle entreprenait il y a vingt ans. Écrit dans le même esprit que le récent *Ils se sont connus à Lwow*, et à n'en pas douter à partir du même élan, ce roman adopte toutefois un axe différent du précédent et échappe ainsi à la redite. Certes, l'action des deux récits loge à la même enseigne dans le temps mais, en revanche, n'exploite pas le même espace. Varsovie remplace Lwow; la France, l'Angleterre et l'Amérique. Quant à la Russie, son rôle est à présent réduit à celui du prédateur qui épie la proie convoitée, car ce sont les Allemands qui occupent cette fois le devant de la scène. L'intrigue enfin, brochée sur fond de guerre, évoque l'action des maquisards de l'Armée du Pays, à travers quelques destins singuliers vus d'un angle inédit, puisque tout est réfléchi par le regard d'une enfant.

Sauf erreur, c'est la première fois qu'Alice Parizeau installe le foyer de la narration dans la conscience d'un sujet témoin. Jusqu'ici, en effet, elle avait toujours préféré le narrateur omniscient, à qui sont conférés des pouvoirs que l'on concède généralement à Dieu. Heureuse initiative que celle-là! Outre le fait qu'elle introduit un élément neuf dans l'oeuvre de l'auteur, cette technique lui impose aussi un autre ton. Car la petite fille qui relate au début ces événements dans son journal sans dates, puis qui en poursuit la rédaction de façon intermittente sur une dizaine d'années, ne peut les envisager que de son étroit point de vue. Cette espèce de myopie, à laquelle s'ajoute l'âge tendre de la diariste, prête aux premières pages de *l'Amour de Jeanne* une naïveté fort attachante qui, avec ses maladrotes vœux, accroche plus solidement le lecteur que l'adresse due au métier qui se fait oublier à force d'art.

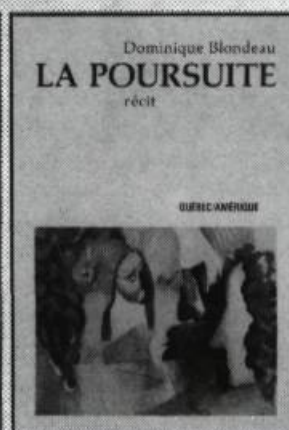
Mais que raconte donc cette jeune Zosia dont l'activité écrite n'est pas sans affinités avec celle d'Anne Frank? Que son père a été arrêté, que sa mère Jeanne lui cache des choses faute de confiance (la mort de son père, sa liaison avec Karol et ses activités de militante, etc.), que la présence d'une réfugiée juive dans leur appartement n'est pas une mince affaire avec des officiers de la Gestapo en guise de voisins. Elle parle aussi de son ami

Tomek et des combines qui leur permettent de gagner de l'argent de façon clandestine. Progressivement, à l'insu de sa mère et sous l'influence de cet ami d'enfance qui sera aussi son premier amour, elle s'engage dans la résistance, court le risque de l'exécution sommaire qui guette le maquisard, et finit par faire le coup de feu contre l'envahisseur allemand. Déportée en Allemagne, elle s'évade et gagne Paris après bien des péripéties.

Magnifique, la liberté, mais d'un usage douloureux pour une personne déportée. L'ignorance de la langue, la pauvreté, la méfiance instinctive à l'égard de l'étranger, etc. constituent autant d'écueils propres à décourager les âmes les mieux trempées. C'est alors que les culpabilités réprimées par l'action refont surface et empoisonnent une vie en porte-à-faux. Pourquoi tenir rigueur à sa mère de l'amour fou qui leur faisait courir les pires dangers? Pourquoi tel regret, telle nostalgie, tel refus? Contre toute logique, il ne reste plus qu'à repartir, à retrouver la patrie et les racines perdues, pour finalement revenir au point de départ parisien et se tailler à force de ténacité une place au soleil. Tout de même il faudra encore un accident grave et la peur animale de mourir pour que Zosia comprenne qu'«il y a un lien entre la mort et l'amour absolu», que là se trouve la clé du comportement de Jeanne, que c'est aussi la clé de son propre «bonheur d'exister».

Bien qu'elle ne traite en rien un sujet neuf, qu'elle repasse même dans *l'Amour de Jeanne* par certains des chemins du récent *Ils se sont connus à Lwow*, Alice Parizeau continue d'intéresser. C'est moins affaire de technique, encore qu'il faille lui savoir gré d'innover cette fois au niveau du mode énonciatif, que de témoignage humain. La passion qui l'habite, et dont elle investit généreusement son univers, ne peut laisser indifférents que les coeurs secs. Car son art du récit, sa façon de camper les personnages et son style emportent l'adhésion sitôt qu'on s'abandonne sans arrière-pensées au simple et délicieux plaisir de lire. Pour ce qui a trait à la langue, il sied toutefois de lui signaler une erreur plus amusante que grave. Quel anachronisme, en effet, que ce mot «professeure» qui vient tout à coup au bout de la plume de Zosia! Vaguement imposé par les croisades féministes de ces dernières années, ce vocable surprend autant dans ce récit daté

LES NOUVEAUTÉS



L'HOMME DE HONG KONG

Un recueil percutant!

130 pages – 9,95\$

VOIR LE JOUR

Un roman qui fait éclater les genres.

210 pages – 14,95\$

LA POURSUITE

Ils vivent de rapine et de haschich.

Ils sont adolescents.

Ce sont les paumés, les suicidés.

110 pages – 12,95\$

Les Éditions Québec/Amérique
450 Sherbrooke Est, suite 390
Montréal, Qc, H2L 1J8, Tél.: (514) 288-2371; 655-5163

qu'une montre au poignet d'un gladiateur dans une production d'Hollywood. Exception faite de cette inadvertance, *l'Amour de Jeanne* est un roman d'une belle venue qui, devant les atrocités de l'Histoire dresse, en guise de rempart, les valeurs inaliénables de la vie. □